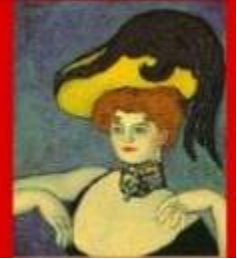


NUMERO 497

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde— PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Lacan Quotidien

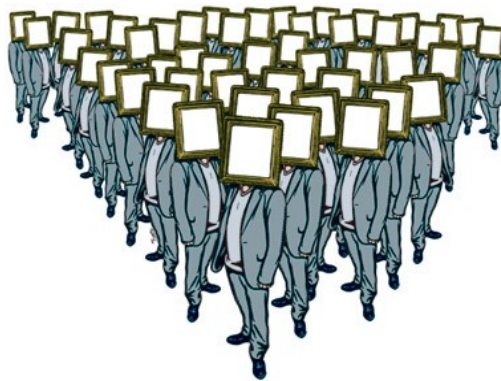


Notes sur l'émancipation*

par Jorge Alemàn (Madrid)

-1-

Le mode d'accumulation du capital que nous connaissons sous le nom de néolibéralisme, par-delà les diverses descriptions qu'on peut en donner, peut se comprendre comme relevant d'un "état d'exception". N'oublions pas qu'il doit son origine à son expérimentation au Chili et en Argentine. Toutefois cet "état d'exception" a déjà cessé de fonctionner sous sa modalité classique puisqu'aujourd'hui il s'empare de la forme de gouvernement qu'est la démocratie pour étendre au monde entier les valeurs sur lesquelles il se fonde, à savoir ce que nous pouvons appeler "l'individualisme de masse".



La démocratie néolibérale est un "semblant" de démocratie car, c'est bien connu, elle exclut que les couches populaires puissent intervenir de manière souveraine dans leur destin collectif. Le néolibéralisme actuel n'est pas seulement un mode d'exploitation reposant sur les oligarchies dominantes, mais il est aussi habité par une volonté sans limite de destruction de la planète et de la vie, tout à fait en accord avec le programme de la pulsion de mort que Freud avait décrit dans *Le Malaise dans la civilisation*. Le capitalisme entend mourir à sa manière propre et selon ses modalités spécifiques d'extinction.

Il met en jeu des procédés divers qui ne sont pas nécessairement tortueux. Car il existe une palette d'impératifs de "jouissance", de modes de satisfaction, qui permettent d'entendre que le néolibéralisme ne se contente pas de soumettre, mais encore – et ceci d'une façon aigüe et bien particulière – qu'il procède en établissant des dépendances, des marqueurs de comportement, des encadrements mentaux et corporels, par lesquels la subjectivité se trouve inscrite dans une nouvelle version de la servitude volontaire. Y compris par un attachement passionné à cette dernière. Enfin, le néolibéralisme ne permet de penser ni une quelconque loi de son dépassement historique, ni une issue vers un autre ordre social.

- 2 -

À partir de cette perspective, le terme d'émancipation doit être examiné avec soin. Il n'est pas facile de déterminer ce dont on voudrait s'émanciper, ni de discerner si on dispose de moyens suffisants pour mener à bien cet acte. Il faut admettre, en premier lieu, que le terme d'émancipation témoigne de l'abandon par la gauche du mot de révolution et de tout l'appareil conceptuel et politique qu'il véhiculait. Car la révolution, elle, croyait savoir de quoi elle voulait se déconnecter et d'ailleurs elle disposait d'une figure historique qui allait réaliser comme sujet historique ladite déconnexion. Enfin, elle pouvait nommer "objectivement" l'ordre social nouveau auquel elle allait accéder.

Cette manière, radicalement moderne et illustrée, d'interpréter le nœud entre une volonté collective, une conviction politique et le prolétariat comme sujet orienté par une loi historique, s'est conclue par le sombre désastre totalitaire. Voilà pourquoi, tout d'abord, l'émancipation (qu'on pardonne la redondance) doit s'émanciper de la "métaphysique" historique qui la tenait captive sous le nom de révolution. L'émancipation n'a pas de loi historique qui l'assure de son devenir. C'est une contingence radicale qui peut devenir "nécessaire" à partir de pratiques institutantes qui n'ont comme matériel commun que la langue qu'on habite. C'est dans ce qui fait le commun de la langue qu'on rencontre les différents liens symboliques qui s'opposent à la déshistorisation, à la "désymbolisation", que les dispositifs variés de domination néolibérale promeuvent.



L'émancipation est un pari sans garantie qui ne dispose d'aucune formule *a priori* pour se déconnecter du capital et qui pourtant ne présente pas de sujet constitué puisqu'il lui faudra advenir. Le sujet émerge à partir des pratiques institutantes, dans le commun de la langue, pratiques qui sont réalisées collectivement. Grâce à ces surfaces d'inscription émancipatoire, les sujets, sans perdre leur singularité irréductible et originelle, peuvent s'articuler et donner lieu à une volonté politique hégémonique. Il convient ici de préciser qu'hégémonie ne veut pas dire

une simple volonté de pouvoir. Si nous parlons d'hégémonie, c'est toujours pour indiquer qu'on ne peut pas réaliser une contre-expérience du néolibéralisme purement et simplement universelle. L'universalité est impossible si, à son tour, elle ne traverse pas le moment hégémonique. Et précisément, le mirage du double imaginaire révolutionnaire prétendait arriver à la société sans classes et dissoudre définitivement le moment hégémonique.

La logique émancipatoire doit admettre comme faisant partie de son éthique que l'hégémonie ne se dissout jamais. Elle est le "réel" et, par là même, elle est symptôme de toute construction politique. Le moment "post-hégémonique" n'est jamais rien d'autre qu'un fantasme qui imagine un monde acéphale tout entier livré à la culture de ses pulsions. Or c'est cela à quoi parvient, mieux que quoi que ce soit, le capitalisme qui, pour accomplir ses impératifs de jouissance, ainsi que Pasolini avait su l'anticiper, est capable de détruire tous les liens sociaux. C'est pourquoi, en conclusion, la nouvelle logique émancipatoire doit savoir discuter ce qui doit être conservé, ce qui doit être empêché, ce qui doit s'envoler en fumée, et cependant, doit savoir localiser les éléments qui interviennent dans la constitution de l'existence parlante, sexuée et mortelle qui résiste à se laisser intégrer dans le circuit de la marchandise.

- 3 -

Aucune force politique actuelle, même parmi celles qui aujourd'hui combattent le néolibéralisme, n'est en elle-même émancipatoire. Mais ces forces peuvent présenter, toujours dans une tension irréductible, un lieu d'objection à la véritable aspiration du capitalisme, c'est-à-dire toucher, altérer et produire le sujet même pour le situer hors du champ d'expérience du symbolique, ce champ qui lui permet encore éventuellement de faire la différence entre le désir et la consommation.



* Variante de l'intervention au « Forum Émancipation et Égalité », tenu à Buenos Aires du 12 au 14 mars 2015, avec notamment la participation de Noam Chomsky, Ignacio Ramonet, Piedad Cordoba, Camila Vallejo, Gianni Vattimo, Ricardo Forster, Axel Kiciloff, Germàn Cano, Inigo, Errejon, Horacio Gonzalez, Àlvaro Garcia Linera...

L'AMP à l'ONU

Effets de la globalisation chez la femme du 21^e siècle

par Maria Cristina Aguirre (New-York)

Lacan Quotidien *publie la version française de l'intervention* de Maria Cristina Aguirre (New York) *du 19 mars dernier, à l'occasion du « Parallel Event » au Forum des ONG de la Commission de la condition des femmes (CSW) de l'ONU, devant un public engagé dans la défense de la cause des femmes.*



Un des effets de la globalisation est la migration, le déplacement de populations ; d'abord des zones rurales vers les villes, ensuite, des pays en voie de développement vers les pays plus industrialisés et plus riches. Ce processus concerne aussi bien les hommes que les femmes. Mais on a entendu lors de ces rencontres organisées par ONU-femmes comment cela peut avoir un impact particulier, plus profond, chez les femmes.

Je travaille dans le Queens à New York, dans un hôpital municipal situé dans la zone la plus diversifiée des États-Unis du point de vue ethnique. J'y exerce dans une consultation externe (psychothérapies, entretiens), avec l'appui de ma formation de psychanalyste orientée par l'enseignement du psychanalyste français Jacques Lacan. Jacques-Alain Miller, un des plus importants psychanalystes contemporains, a utilisé le terme de « psychanalyse appliquée », c'est-à-dire appliquée à la thérapie, pour expliquer que la psychanalyse peut nous aider dans la direction du traitement dans des contextes fort différents, notamment en institutions.

À propos du thème de la migration de populations, je voudrais partager avec vous quelques-unes de mes expériences professionnelles et ce qu'elles m'ont appris.

À un moment particulier de leur existence, un homme, une femme, un couple décide de tenter leur chance en émigrant vers les États-Unis à la recherche d'un meilleur avenir pour eux-mêmes, leurs familles, leurs enfants (qu'ils soient déjà là ou projetés dans le futur). Pour beaucoup, ces migrations sont initialement pensées comme limitées dans le temps. Le voyage peut être très cher – souvent plus 15 000 dollars, auxquels s'ajoutent les intérêts d'emprunt. Il est parfois très périlleux et long. Récemment, un des patients me disait qu'il lui avait fallu huit mois pour arriver aux États-Unis, car il avait été retenu à une frontière. Comme vous l'avez deviné, il s'agit là d'immigrants illégaux. Chacune des histoires est particulière. Le contexte leur donne un point commun. Leur projet, gagner de l'argent, payer leurs dettes et construire un capital pour retourner dans leur pays d'origine, est vite brisé par la dure réalité d'aujourd'hui dans une économie en crise.

Je parlerai de quelques-unes des situations rencontrées.

Emma est une jeune femme mariée, mère de deux enfants. Son mari décide d'émigrer et après quelques années, deux ou trois ans, il lui demande de le rejoindre afin de travailler ensemble vers leur but commun. Elle laisse ses enfants à la charge de sa mère. Elle s'engage totalement dans le monde du travail. Le temps passe, plusieurs tentatives pour faire venir les enfants échouent car ils sont refoulés à la frontière. Le couple élabore alors des plans, souvent retardés, pour rentrer. Il s'endette en achetant une maison, et la crise aidant, la dette devient supérieure à la valeur de la maison. Il continue d'envoyer le plus d'argent possible pour aider les enfants, tout en essayant de payer leurs dettes. Chacun a, par moments, deux emplois. Vingt ans s'écoulent. Les enfants ont grandi, ce sont de jeunes adultes qui pensent à fonder leur propre famille. Les parents et les enfants sont de parfaits étrangers. Les enfants se sentent abandonnés par leurs parents, les parents ne se sentent pas respectés malgré tous les efforts qu'ils ont faits. Des conflits naissent, ainsi que l'angoisse, la dépression, la culpabilité et la colère.

Autre cas. Maria accepte l'idée de son mari : c'est elle qui quittera le pays. Elle laisse les enfants à la charge de celui-ci qui croit qu'elle aura une « meilleure chance » de traverser la frontière et d'obtenir un travail. Le temps passe. Le mari trouve une nouvelle partenaire. Maria aussi rencontre quelqu'un et elle a deux enfants nés aux USA. Elle envoie toujours des sommes importantes à son mari pour les enfants. Le mari meurt dans un accident de voiture. Sa nouvelle partenaire décide de réclamer la garde des enfants pour continuer à percevoir l'argent ; elle monte les enfants contre leur mère et leur interdit de lui parler. Maria souffre d'une dépression sévère, coincée dans un dilemme impossible. Si elle retourne dans son pays, étant donné qu'elle n'a pas de papiers, elle ne pourra plus revenir aux USA et elle perdra ses enfants qui sont nés sur le sol américain. Elle parle de suicide, se trouve incapable de travailler et de s'occuper de ses enfants.

Lorsque certains immigrants réussissent finalement à faire venir leurs enfants, généralement adolescents, qui sont devenus « difficiles » à gérer par leur famille, grands-parents, oncles, tantes, voire des voisins qui en avaient la charge, la réunification est souvent désastreuse. Trop d'années d'attente, de ressentiment et de culpabilité entrent dans l'équation, la relation parent-enfant est complexe. Angoisse, dépression sont au rendez-vous – il est parfois nécessaire, si les enfants sont mineurs, de faire intervenir l'Agence des services à l'enfance.

Ce sont quelques cas. Nous voyons tous les jours des femmes qui se sentent abjectes quand elles arrivent. Au fil du traitement, elles commencent à saisir les choix qu'elles ont faits et les décisions qu'elles ont prises. Certaines, élaborant quelque chose autour de la perte – celle de ne pas voir les enfants grandir, d'avoir raté leur petite enfance –, acquièrent le courage d'aller de l'avant. Après avoir travaillé sur ces conflits psychiques, ces femmes trouvent souvent des solutions supportables.

Mais ce travail ne peut pas se faire en masse, seulement une par une, au cas par cas, et pas à pas. Et il faut du temps.

Alors, au-delà de proposer des traitements quand, pour un sujet, la vie devient insupportable, comment la psychanalyse peut-elle apporter quelque chose au débat sur l'égalité des genres et l'émancipation des femmes ?

Je ne dispose pas de statistiques pour dire s'il y a plus d'hommes que de femmes qui émigrent, mais ce n'est pas la perspective de cette présentation. Dans les exemples que je vous ai donnés, les femmes entrent sur le marché du travail « à l'égal » des hommes – bien sûr, leur salaire est souvent moindre. On peut penser que sacrifice qu'elles ont dû faire est « plus grand » en tant que mères, en raison du conflit généré en elles par la décision de laisser leurs enfants. Il apparaît que les liens familiaux – les avancées de la science et les nouvelles formes de familles le mettent en évidence – sont plus divers et plus complexes.

Lors d'un traitement, une des questions qui se pose souvent est de savoir pourquoi ces femmes ont accepté tant d'abus, de sacrifices. La réponse choque : si leur propre mère a pensé qu'elle était sans valeur, comment une femme peut-elle penser que quelqu'un pourrait la valoriser ?

Ce préjugé, selon lequel les femmes ne valent rien, qu'elles sont inférieures, qu'elles ont moins de droits, tend à se perpétuer de génération en génération, de mère en fille. Lacan a isolé et nommé le « ravage » de la relation mère-fille – relation particulière qui n'est pas un cas général – qui nous permet de saisir ce qui est en jeu dans cette relation primordiale. Cette relation est aussi importante à considérer pour comprendre quelques-uns des aspects complexes de la violence domestique et des différentes formes d'abus. Ce qu'il faut retenir, c'est que, du point de vue psychanalytique, la femme et la mère ne sont pas uniquement produites par la biologie et la nature, mais relèvent d'une autre dimension, déterminée par l'impact du langage en chacun de nous, ce que Lacan appelle le « *parlêtre* ».

Notre débat porte sur l'égalité des genres et la diversité sexuelle en relation avec l'émancipation des femmes. Je pense que l'élément clé, c'est la distinction entre égalité et diversité. Égalité d'opportunités, égalité des salaires, égal accès à la santé, à l'éducation et à la formation, mais en se rappelant qu'il y a diversité des cas.

Considérer cette diversité ne saurait viser à établir des différences en termes de supériorité ou d'infériorité, à regarder telle spécificité comme un moins ou un plus pour l'une ou pour l'un. Comme l'enseigne Jacques Lacan, de multiples paramètres sont présents, mais la singularité de chaque sujet est essentiellement déterminée par l'impact que le langage a sur nous, dans nos corps, dans nos relations avec les autres et avec le monde.



Lire aussi, dans le contexte du *Parallel Event* du 19 mars à New York, « Autonomisation des femmes et psychanalyse » par Patricio Alvarez dans [Lacan Quotidien n° 492](#), « Ce que la psychanalyse sait des femmes en tant que « *gender* » », par Marie-Hélène Brousse dans [Lacan Quotidien n° 494](#), « Quelques remarques sur le rôle des femmes dans des négociations de paix », par Gil Caroz dans [Lacan quotidien n° 495](#).

Une issue à la douleur des fous par Elisabeth Pontier

Dans une autobiographie sensible, Gérard Depardieu livre quelles sont les marques de jouissance qui ont présidé à son destin, pas sans les rencontres dont il a su faire sa chance[1].



Ça commence mal pour Gérard : il survit aux aiguilles à tricoter de sa mère qui ne voulait pas de cette troisième grossesse. Rien de ce *détricotage* de ventre ne sera recouvert puisqu'elle lui adresse régulièrement un « Dire qu'on a failli te tuer, toi ! », où la tendresse se mêle au rappel du vœu de mort qu'il y a eu. « J'ai cinq ou six ans, elle [sa mère] m'assoit à l'arrière de sa bicyclette, son panier devant, et nous partons ensemble aux provisions. Il fait beau, le vent est chaud, elle pédale sous le grand soleil du printemps, dans une robe légère, et *je l'entends chantonner*[2]. J'ai conscience du plaisir qu'elle éprouve soudain à vivre et je suis un élément de ce plaisir, j'en suis sûr, puisqu'elle m'emmène, puisqu'elle s'assure que je suis bien assis, là, derrière, les mains accrochées sous sa selle, tantôt observant avec délice le balancement de ses hanches, tantôt sortant la tête pour sentir le vent soulever mes cheveux. »

Ce cocktail explosif fait de Gérard-le rescapé un sujet « à l'affût de la vie » qui peut dire : « Moi, je ne rêve pas d'être acteur, c'est ça qu'ils n'ont pas compris les mecs. Moi, je rêve de survivre. J'ai fait acteur pour sortir de l'analphabétisme, j'aurais aussi bien pu faire autre chose, ça m'est tombé dessus par hasard, j'ai rien choisi. » Son autobiographie démontre en effet comment le poids d'un destin peut être subverti par la contingence d'une rencontre, comment la nécessité du programme de jouissance peut trouver une issue sublimatoire qui soit favorable au sujet. Gérard compte deux rencontres pour lui essentielles.

« *Grisé par la musique* »

À dix ans, il est renvoyé de l'école : « Je suis un chien des rues. » La survie, ce sont les trafics et, comme il est débrouillard, ils sont plutôt juteux – jusqu'à ce qu'il se fasse prendre. Il a quatorze ans et rencontre un psychologue en prison, qui le « sort de [lui]-même » grâce à une phrase dont il se saisit : « Tu as des mains de sculpteur. » Il quitte alors une vie de délinquance pour la vie d'artiste, non sans garder un certain goût pour les « voyous ».

Deuxième rencontre : un copain monte à Paris pour faire du théâtre et l'invite à le suivre. Deux *tuchés* dont Gérard va faire sa chance. Le petit garçon qui partait en bicyclette derrière sa mère, envoûté par le chant de celle-ci, découvre que des mots peut « jaillir une musique » qu'il

est prédisposé à entendre. L'adolescent se révèle particulièrement doué pour jouer de cet instrument : la voix. « Je me découvre une capacité à assimiler que je ne soupçonnais pas. Sur un seul mot je peux me mettre à déclamer toute une scène, grisé par la musique et sans avoir le sentiment de faire appel à ma mémoire, comme si ces mots là étaient devenus les miens, comme si j'incarnais le texte, ce qui est véritablement jouer. »

Cette disponibilité à la musique du texte, à sa *lalangue*, est le fait de son rapport singulier au langage. « Enfant, je ne bégayais pas, je ne bougonnais pas, j'étais capable d'énoncer clairement les pensées qui me traversaient. Mais petit à petit, on aurait dit que les mots s'étaient embouteillés, qu'ils ne parvenaient plus à sortir librement de ma poitrine, comme s'ils en étaient empêchés par une sorte de confusion, ou de chaos, qui se serait installé dans ma tête. Je grandissais, de plus en plus d'informations et de situations nouvelles se présentaient à moi, or j'étais de moins en moins capable de les comprendre, de les décrypter, de m'en nourrir. C'est à ce moment-là que sur les conseils de mon père je m'étais mis à sourire. A sourire sans arrêt. »

Vacarme

C'est cette position, quasi hors-discours, qui va lui donner cette « disponibilité pour incarner l'indicible » que lui ont reconnu un Maurice Pialat et une Marguerite Duras. Il faudra que Tomatis passe par là et qu'il rende la parole à ce géant qui souffre d'un trop de présence de l'objet voix. « En somme j'entends trop bien, j'écoute trop bien tout ce qui se murmure autour de moi et cette *hyper-audition*, au lieu de booster la parole, aboutit à ce que je me replie sur moi-même, comme abasourdi par le vacarme alentour. » Un reste symptomatique à cette opération se localise dans le corps et nécessite le traitement par un anxiolytique très puissant : « J'ai récupéré la parole grâce au docteur Tomatis, mais je me trouve alors confronté à une autre *maladie* : je ne peux pas supporter d'entendre mes propres bruits. [...] je suis obsédé par le vacarme de mon corps : mon cœur qui cogne, mes intestins qui gargouillent, mes articulations qui craquent... Cela devient une phobie, au point que si je me retrouve seul à l'hôtel, je dois boire pour ne plus m'entendre, pour ne pas devenir fou. Je n'arrive à m'endormir qu'ivre-mort. »

« Les fous se font lisses »

Gérard sait qu'il a échappé au destin ordinaire des fous extraordinaires qui peuplent les asiles. « Faire semblant. Enfouir ses désirs, renier ses pensées. Se nier, ne rien vouloir de soi. C'est une immense douleur. En réalité, je l'ai compris quelques années plus tard quand je me suis mis à fréquenter les fous avec Marguerite Duras qui voulait adapter *Home*, la pièce de David Storey qui se déroule entièrement dans un asile. Pour affronter la vie dans laquelle ils ne se sentent aucune place, les fous se font lisses comme je l'étais moi-même devenu. [...] Les fous sont dans une grande douleur, et c'est une douleur similaire qui m'a fait perdre la parole. »

Gérard Depardieu a la carrière que l'on sait, fantasque bien sûr : « Je ne suis pas où on me croit », mais avec ce goût pour « ce [qu'il] ne sait pas » et qui lui donne cet « élan profond » pour entrer dans le « chant du monde ».

Lire aussi dans [Lacan quotidien n° 496](#) : « Gérard Depardieu, en différé », par Nathalie Georges-Lambrichs.

[1] Depardieu G., *Ça s'est fait comme ça*, XO Éditions, 2014. Toutes les citations sont extraites du livre.

[2] C'est nous qui soulignons.

COURRIER

Philippe De Georges : Les vérités repassent par Athènes

Le remarquable texte de Reginald Blanchet sur les candidats au Djihad met en valeur deux « paradigmes ». Les deux ont en commun l'indispensable adhésion personnelle, qui explique que tant de personnes dans les mêmes conditions d'existence ne prennent pas la même décision. Tous pourtant ont entendu pendant des mois nos médias si facilement émotives exiger que notre aviation bombarde Bachar El Assad, pour protéger le peuple syrien massacré. Seuls quelques-uns ont franchi le pas de cet engagement extrême, écœurés de nos attermolements. Ils avaient de quoi nourrir leur dégoût de la faiblesse de la démocratie et de l'Occident. Air connu...

Les parias « désaffiliés », « hommes jetables » du capitalisme tardif, ségrégués dans leurs cités et passant par la case-prison sont sans doute le groupe principal. Ils trouvent une identité consistante au contact du discours salafiste et l'idéal combattant habille alors leur aspiration au néant. *L'homo sacer* devient le sacrifié qui plaît à Dieu, dit Reginald.

« Fétiche noir », la terreur dont ils jouissent me fait penser irrésistiblement à *Lacombe Lucien*. Il s'agissait dans ce film discutable de ce type de paria gagné par la rédemption négative et l'héroïsme voué à l'élimination de l'Autre. Mais, au risque d'analogies qui n'en sont pas vraiment, le deuxième paradigme peut rappeler l'aristo milicien qui témoigne dans *Nuit et Brouillard*, animé par l'idéal chevaleresque (le Croisé a son pendant Mahométan) et mû par le discours vichyste contre l'esprit de jouissance (voir la thèse de Gérard Miller sur *Les pousse-au-jour du Maréchal Pétain*).

Voilà qui donne envie de traiter à nouveaux frais la question des identifications, au temps de *l'évaporation du père*, à partir du déchet, de l'idéal et du maître. – 31 mars 2015

Marco Mauas : Le capitalisme n'existe pas

Réginald Blanchet explique le djihadisme par une sorte de convergence nécessaire du capitalisme tardif. La pulsion de mort est là comme un *deus ex machina* pour rester dans le discours psychanalytique.

Le jour où le *NYT* fut saisi par la perplexité face au suicide du pilote, qui rendait visible une psychiatrie déjà inexistante, paraissait aussi un commentaire libre sur les « *Shrinks* » d'un nommé Lieberman qui raconte comment il a beaucoup souffert pendant son analyse et a finalement découvert que la psychiatrie moderne vaut beaucoup plus que la psychanalyse dont il se débarrassa.

Les explications par la sociologie sont, je crois, un symptôme du vide laissé par la disparition de la psychiatrie.

À mon avis, le tout dernier Lacan est un précurseur-contre.

Le *Haaretz* en hébreu d'aujourd'hui publie l'article d'un psychiatre qui, contrairement à ce *trend*, dit à propos du suicide du pilote, en mentionnant Lacan, que quelque chose du mental est beaucoup plus effroyable que le terroriste. – 31 mars 2015

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

• comité de direction

directrice de la rédaction [catherine lazarus-matet](#) clazarusm@wanadoo.fr

directrice de la publication [eve miller-rose](#) eve.navarin@gmail.com

conseiller [jacques-alain miller](#)

▪ comité de lecture

pierre-gilles gueguen, catherine lazarus-matet, jacques-alain miller, eve miller-rose, eric zuliani

▪ équipe

édition cécile favreau, luc garcia

diffusion éric zuliani

designers viktor&william franchoizel vwfcbzl@gmail.com

technique mark franchoizel & olivier ripoll

médiateur patachón valdès patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

▪ ecf-messenger@yahoogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : éric zuliani

▪ pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse

▫ responsable : gil caroz

▪ amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : oscar ventura

▪ secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychoanalysis ▫ responsables : Florencia Shanahan et Anne Béraud

▪ EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela AMP em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : patricia badari ▫ traduction lacan quotidien au brésil : maria do carmo dias batista

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR [CLIQUEZ ICI](#).

• À l'attention des auteurs

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",
Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫
Paragraphe : Justifié ▫ Notes : à la fin du texte, police 10 •

• À l'attention des auteurs & éditeurs

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris.